





Olivier Merbau

## Un détail sans importance

ISBN : 978-2-9545708-1-5

© Olivier Merbau 2018 pour la présente édition

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

*A Didier*



- Un café ?
- Volontiers merci.
- Court ou long ?
- Court, sans sucre s'il vous plaît.

Je souris à mon interlocutrice, une femme mince, au beau visage régulier surmonté de lourds cheveux auburn parsemés ici et là de la lumière argentée d'un fil gris ou blanc. Elle était vêtue d'une robe de laine qui descendait au dessous des genoux et d'une veste tricotée aux tons d'automne par dessus un pull à col roulé. Un collier de pierres noires luisantes relevait son col. Son âge était impossible à déterminer, les environs de la cinquantaine, pour ratisser large. Sa prestance rare lui donnait une présence incroyable, bien qu'elle me soit totalement inconnue au sein de l'entreprise. Je lui souris en prenant le gobelet qu'elle me tendait.

- Vous êtes Thomas n'est ce pas, dit-elle ? Le beau Thomas qui gaspille les marges des autres services, si j'ai bien compris ?

Mon sourire s'agrandit et je vis qu'elle fixait mes dents blanches.

- Je ne le formulerai pas exactement comme cela ! Je préfère dire que je construis le futur de cette

entreprise alors que les autres tournent encore sur des recettes du passé, et cela prend un peu de temps même si celui-ci était pris en compte au départ : est-ce que cela sonne mieux ?

– Pas vraiment. Pour beaucoup vous êtes un doux rêveur, et on vous reproche des résultats en dents de scie.

Je haussais les épaules :

– Mes résultats sont conformes aux prévisions de croissance d'une nouvelle activité qui deviendra un des piliers du groupe, et ce n'est pas le cas de tous les autres départements. Les dents de scie étaient prévues et correspondent aux variations saisonnières, ce qui semble normal pour de l'alimentation biologique de proximité. Mais le changement de paradigme commercial dérange, comme partout. La logique financière a horreur de la nature, alors qu'à l'évidence l'humanité ne peut s'en affranchir. J'ai l'habitude de ces critiques vous savez. Beaucoup ici ont une image de l'écologie qui renvoie aux élucubrations post-soixante-huitardes ou aux tâtonnements des bobos du quinzisième à Paris, alors que ce sera le fondement de l'économie du siècle prochain... ou alors l'humanité aura échoué et disparu ! Bon débarras, comme dirait Nicolino. Mais je vous avouerai n'avoir pas très bien compris ce que vous même faites ici...



– C'est très simple, sourit-elle à son tour, je suis en stage !

– En stage ? Mais... excusez-moi, les stages, c'est surtout des étudiants qui... pas des... euh... des personnes d'expérience comme vous semblez l'être !

– Ah bravo jeune homme ! Jolie pirouette pour ne pas dire que je suis vieille, voire même périmée peut-être ? Mais si, mais si, tout le monde parmi vos collègues n'a pas eu cette délicatesse, figurez-vous ! Vous avez cependant raison en ce qui concerne les étudiants : il se trouve simplement que je viens de reprendre mes études ! Je prépare un Master 2 de psychologie appliquée au monde du travail. J'étudie les variations de comportements chez les cadres, plus particulièrement chez ceux ayant une réelle capacité de décision. Vous aurez donc l'occasion de me voir débarquer dans votre service, je vous préviens tout de suite. On m'a déjà informée que le beau Thomas, si vous me permettez d'employer le qualificatif par lequel on vous désigne ici, serait un vrai challenge tellement il est persuadé de la véracité de son propos et de l'utilité de son combat pour un monde meilleur, monde dans lequel son employeur n'a qu'un rôle relativement secondaire de trésorier-payeur à peine général. Un vrai chevalier blanc du biologique égaré au cœur d'un groupe de la grande distribution qui n'en

a cure... Vous pensez bien que vous me passionnez déjà ! A bientôt !

Elle me fit un grand sourire et s'éloigna dans le couloir, sa robe voletant au gré des ondulations de sa croupe, dissimulant des jambes qu'on devinait minces. Je la suivis des yeux en me demandant ce qui avait bien pu motiver le pacha pour avoir autorisé une telle étude dans sa boîte...

Deux jours passèrent sans que je la revisse. A la réunion du mercredi, elle portait un petit tailleur court assorti à des collants noir et occupait une chaise isolée au fond de la pièce, à côté de laquelle était installée une petite caméra numérique sur trépied. Le pacha nous annonça d'emblée que l'entretien allait être filmé en intégralité par Mademoiselle ... (le nom m'échappa) à ses fins d'études universitaires. Je demandais ce qu'il adviendrait des rushes après exploitation, et avec l'approbation de notre président, elle intervint pour annoncer qu'ils seraient détruits en intégralité, n'ayant qu'une utilité temporaire pour lui permettre de fixer un instant T jusqu'à la rédaction de son mémoire. Elle me fixa avec un petit sourire pour préciser que, afin de satisfaire aux exigences prévues par la loi Informatique et Liberté et prévenir tout débordements relatifs au droit à l'image, sujet qu'elle comprenait être ô combien préoccupant et possiblement attentatoire aux droits des individus

garantis par le quatrième amendement, je pourrais exercer un droit d'accès, de vérification, de modification ou de suppression de toutes les données me concernant, même les plus confidentielles. Des rire fusèrent et je rougis comme un mauvais élève surpris en train de pomper par son prof. Mais elle se foutait de ma gueule ou quoi ? Son air amusé me sembla cependant plus amical que provocant, ce qui acheva de me mettre en colère : je lui décochai mon plus beau sourire carnassier et ripostai en l'informant que son souci de transparence serait apprécié à sa juste valeur par le Comité Central et que je veillerais personnellement à ce qu'elle soit décorée Héros de l'Union Soviétique ou envoyée en Sibérie, ou les deux successivement, au choix !

La réunion commença comme à l'accoutumée par l'examen des résultats de la semaine des différents départements. Le mien avait fait une belle progression en données corrigées, ce qui me permit de brocarder gentiment mes collègues et néanmoins amis des secteurs conventionnels aux marges de manœuvre plus limitées. Le pacha aime bien l'esprit d'émulation mais veille à sanctionner les dérapages : en bon ancien de la marine marchande, il sait ce que signifie l'esprit d'équipage comme il dit, pas question de laisser se développer dans sa boîte des querelles intestines. Il aime à répéter que nous ne sommes chefs que pour

aller en avant, pas en latéral les uns contre les autres, contrairement à tout ce qui est appris dans les écoles de commerce où on invite un peu trop à marcher sur la gueule du petit copain d'à côté pour éliminer un adversaire potentiel. Ce management permet à son groupe de se tirer d'affaire beaucoup mieux que bien des concurrents, en cette période troublée où l'exaltation des égos a pris le pas sur les visions d'avenir.

Au moment de l'examen de nouveaux projets, je soumis l'idée de participer au prochain Salon de l'Agriculture avec un stand entièrement dédié au bio, afin de promouvoir notre gamme de manière autonome par rapport à nos réseaux de distribution et donner ainsi aux consommateurs une visibilité propre à nos produits. Les réflexions stupides ou désabusées de mes confrères me permirent une fois de plus de me rendre compte qu'il y avait encore du chemin à faire pour leur faire comprendre la subtilité d'un marché où les consommateurs sont surtout – ou croient être – des consommacteurs. Les tenants de l'agriculture massive chimique – pardon, on dit conventionnelle, mais je ne vois pas par quelle convention on doit empoisonner nos clients – brocardèrent allègrement l'idée, qui fut torpillée au final par le directeur financier qui me demanda de son air pincé habituel si je comptais financer le projet sur les marges propres de mon

département. La réunion se termina au milieu des moqueries et des rires. Relevant la tête après avoir replié mon portable, mon regard croisa celui de la demoiselle dont il faudrait bien que je retienne le nom un jour. Elle me fixait avec un petit sourire mi-triste mi-amusé. Je haussais les épaules et me dirigeais vers la porte.



Un bruit de ferraille me fit me diriger vers le fond du parking du sous-sol. Une vieille Twingo vert bouteille était garée dans la pénombre grise, portière ouverte. Je m'approchai. A la place du conducteur était assise une femme que je ne reconnus pas au premier abord, qui fouillait sa boîte à gants.

– Un problème ? dis-je.

Elle sursauta et se tourna vers moi.

– Oh ! Vous m'avez fait peur... Ah ! Thomas c'est vous ! J'ai un pneu crevé je crois, et je ne sais pas où est le machin pour changer la roue et je ne sais pas le faire ! Et évidemment ça arrive le jour où ma mère m'attend pour aller chez le docteur...

Elle me sembla sur le point de piquer une crise de nerfs. Je souris :

– Le machin ? Vous voulez parler du cric sans doute ? Ouvrez votre capot et sortez de là, je vais pousser la voiture sous la lumière, ce sera déjà mieux ! Et dans dix minutes chrono vous serez en route... si vous avez une roue de secours ! Sinon je vous mettrai ma bombe anti-crevaison et vous partirez quand même...

Un instant plus tard, j'avais soulevé la voiture et je procédais au changement de roue. Un pinceau de

phares nous balaya et la Tesla du pacha s'arrêta devant nous :

– Que se passe t-il ? Un problème ? dit-il en descendant. Ah ! C'est vous Mademoiselle... Avec Thomas ! Au fond du parking un soir après la débauche ! Voilà une information qui pourrait passionner notre petit monde, mon silence risque d'être très cher ! gloussa t-il avec un bon gros rire.

Il jaugea la situation d'un coup d'œil.

– Je plaisante : vous êtes visiblement en de bonnes mains. Puis-je aider ?

Je secouai la tête :

– Non, vous arrivez trop tard, j'ai fini. Vous auriez dû faire la cavalerie, commandant, pas la marine, je l'ai toujours pensé !

– Silence petit insolent ! Je ne vais pas m'en laisser compter par un voileux non ? Allez vous laver les mains, vous allez salir partout... Et poussez moi cette voiture maintenant que vous avez fini, je dois y aller, j'ai rendez-vous avec le préfet !

J'obtempérai et rangeai le matériel et la roue crevée dans le coffre.

– Filez chez votre maman qui doit s'inquiéter et faites réparer votre roue demain, ces galettes qui font office de roue de secours sont tout juste bonnes à se ficher en l'air sous la pluie !



– Thomas, je voulais vous dire... Oh je ne sais plus ! Merci pour tout, si vous n'aviez pas été là, je...

– Filez ! Les discours ne changent rien, et je n'ai rien fait que je n'aurais fait pour n'importe qui !

Elle hésita puis monta précipitamment et me jeta :

– Vous avez raison, j'y vais. Mais je passerai vous voir demain. Merci pour tout et... Oh ! Je suis confuse, vous êtes tout sale à cause de moi et... Bon j'ai compris, je file !

Elle pénétra le lendemain dans mon bureau avec un petit paquet enrubanné, ce qui me fit froncer les sourcils :

– Écoutez, j'ai une idée assez nette des revenus d'une stagiaire puisque je l'ai été moi-même quand je suis entré dans cette boîte : même si vous avez pu vous constituer une épargne dans une vie antérieure, je n'ai nul besoin d'un cadeau en remerciement de quelque chose que j'aurais fait de toutes manières ! Êtes-vous bien rentrée hier soir ? Comment va votre mère ?

Elle sourit :

– Mais c'est que je me fais engueuler en plus ! Bonjour Thomas ! Oui je suis bien rentrée, et oui ma mère va bien ! Elle a salué votre geste galant d'ailleurs...